



ORIGÈNE, *Philocalie*, 1-20. *Sur les Écritures*, et *La lettre à Africanus sur l'histoire de Suzanne*

Paul-Hubert Poirier

Volume 41, numéro 3, octobre 1985

50e anniversaire de la Faculté de philosophie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400208ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400208ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poirier, P.-H. (1985). Compte rendu de [ORIGÈNE, *Philocalie*, 1-20. *Sur les Écritures*, et *La lettre à Africanus sur l'histoire de Suzanne*]. *Laval théologique et philosophique*, 41(3), 458–460. <https://doi.org/10.7202/400208ar>

d'abord. Ferry veut montrer (par l'exemple si souvent repris de la Révolution française) que ce n'est finalement que par la rigoureuse séparation de l'action et de la compréhension philosophique que Hegel tente de dépasser la vision morale du monde. Mais ce dépassement n'est pas réussi, le kantisme et le fichtéanisme ne sont pas, en fait, extirpés du système, et cet échec justifie, selon Ferry, un retour à la philosophie critique après Hegel (p. 87). Chez Heidegger ensuite, le refus de la subjectivité et de toute éthique est aussi mis en cause, car Ferry aperçoit dans les textes après *Sein und Zeit* une constante « dénégation » de la dimension éthique. « L'oubli de l'être » n'y est certes pas un événement, c'est la structure même de l'histoire ; mais les textes n'évacuent pas pour autant toute « responsabilité » de l'homme : non pas celle, évidemment, de dépasser l'oubli, mais celle de lui être attentif. Dénoncée à un premier niveau, l'éthique est ainsi sans cesse réintroduite dans la déconstruction, mais, dit Ferry, de « façon sauvage », non thématifiée (p. 106).

Ces deux pensées si opposées semblent donc s'accorder dans leur refus de la vision morale du monde et dans leur incapacité à l'éliminer adéquatement. Elles définissent ainsi une antinomie que seule la critique non irrationaliste de la raison chez Kant permet de prendre en charge, c'est-à-dire où « la thèse peut être conservée à titre d'exigence, de "principe de la réflexion" ou de fil conducteur, sans que l'antithèse, l'affirmation de la contingence, ne soit abolie ; et réciproquement l'antithèse ne supprime plus la rationalité pourvu seulement qu'elle soit posée comme exigence de sens et non comme vérité dogmatique » (p. 131). Ainsi se dessine entre les deux extrêmes (de la contingence radicale du réel, de sa rationalité parfaite), une philosophie critique de l'histoire où sont compatibles la causalité et l'indétermination historique ; une philosophie qui ne soit ni irrationaliste ni historiciste.

Mais cette « solution » kantienne reste encore incomplète et c'est Fichte, à nouveau, qui permet, selon Ferry, de la prolonger en une vision éthique de l'histoire. Dans son cheminement critique par rapport à Rousseau et Kant, s'élabore, avant la lettre, une opposition radicale à toute perspective de « ruse de la raison », que ce soit au sujet du « platonisme de Rousseau » (p. 180), ou dans la difficile discussion de l'antinomie du mécanisme et de la finalité chez Kant dont la résolution le laisse insatisfait. Finalement c'est sur la solution que lui donne Fichte, que Ferry fait reposer la légitimité de son propre projet, en ce qu'elle

permet l'articulation des deux philosophies de l'histoire fondamentales : « celle qui reposant sur le principe de raison et de causalité renvoie à l'ontologie théorique, à l'idée de système et se manifeste dans la nature par la loi du mécanisme ; celle qui reposant sur le principe d'une causalité intelligente, renvoie à l'ontologie pratique, à l'idée de liberté et se manifeste dans la nature par la finalité... » (p. 242).

Nous laisserons au spécialiste le soin de statuer sur le détail des interprétations qui s'enchaînent ici, mais la problématique de la philosophie politique moderne nous a semblé brillamment mise en place dans ces deux volumes, où ces minutieuses discussions ne perdent jamais de vue leur enjeu : la possibilité d'une pensée politique qui à la fois fasse place à une réflexion sur les valeurs, au « nouveau », et ne dénie pas leur légitimité aux analyses causales de la science. Aussi méfiant face au rationalisme intégral que face à tout romantisme, Ferry a cherché à se donner ici les moyens théoriques d'éclairer véritablement le phénomène totalitaire, et il faut saluer l'ampleur et la rigueur universitaire de sa démarche — même (ou plutôt : surtout) quand elle n'hésite pas à bousculer chemin faisant quelques « monuments » philosophiques : la « désacralisation » d'un penseur, précise-t-il (II, p. 93), étant toujours la condition préalable d'un réel dialogue avec sa pensée.

Philip KNEE

Origène. Philocalie, 1-20. Sur les Écritures,

Introduction, texte, traduction et notes par Marguerite HARL ; **La lettre à Africanus sur l'histoire de Suzanne**, Introduction, texte, traduction et notes par Nicholas DE LANGE. Coll. « Sources chrétiennes », 302, Paris, Les Éditions du Cerf, 1983, 606 p., 19,5 × 12,5 cm. 445 FFR.

Composée à la fin du IV^e siècle, la *Philocalie* est une anthologie de textes d'Origène, dont certains tirés d'œuvres aujourd'hui perdues ou plus attestées qu'en traduction latine, au nombre desquels on reconnaît toutefois un passage de Méthode d'Olympe et un court extrait des *Periodoi* du Pseudo-Clément. Ces textes sont répartis sous vingt-sept titres qui en indiquent le sujet en même temps qu'ils laissent entrevoir le motif pour lequel ils ont été retenus par les auteurs du recueil. Il ressort de ces titres aussi bien que des textes eux-mêmes que leur propos fut de rassembler un

certain nombre de textes particulièrement importants du maître alexandrin, portant sur deux sujets, l'interprétation de l'Écriture et la question tant débattue sous tous les horizons religieux ou philosophiques de l'Antiquité, celle du libre arbitre. Les chapitres 21 à 27 visent ce dernier sujet et ils ont été édités, traduits et présentés par Éric Junod dans les « Sources chrétiennes » en 1976 (vol. 226). Quant aux chapitres 1 à 20, objet de la présente édition, ils forment un ensemble très homogène, un véritable traité d'herméneutique biblique. Cela apparaît d'emblée, puisque le texte qui ouvre la collection, est, retenu presque en entier, le quatrième tome du *Peri Archôn*, où Origène développe les fondements théoriques de son exégèse.

La *Philocalie* avait été éditée magistralement en 1893 par J.A. Robinson. Le classement des manuscrits opéré par celui-ci, unanimement accepté par les spécialistes, a été confirmé et affiné par Éric Junod. Il sert donc de base à l'édition de Mme Harl, pour laquelle on a cependant procédé à une nouvelle lecture et collation. Il en résulte un texte rafraîchi et muni d'un appareil critique plus complet que celui de Robinson. Certaines œuvres d'Origène, d'où proviennent des extraits retenus dans la *Philocalie*, ayant déjà paru dans les « Sources chrétiennes », leur édition et traduction ne sont pas reprises dans ce volume. C'est le cas pour les chap. 1, 13 et 15-20, reprenant respectivement le *Peri Archôn*, la *Lettre d'Origène à Grégoire* et le *Contre Celse*. Ces chapitres comportent cependant, à l'instar de ceux qui ont été réédités et traduits, une analyse de leur contenu et d'abondantes notes.

Ce volume représente, avec celui d'É. Junod, la seule traduction moderne de la *Philocalie* et la seule étude d'ensemble sur cet ouvrage essentiel pour la connaissance de la pensée d'Origène. La valeur particulière de l'œuvre a d'ailleurs été excellemment mise en lumière par l'introduction de Mme Harl. On en retiendra surtout le long deuxième chapitre, intitulé « L'herméneutique d'Origène » (p. 42-157). On peut dire, sans exagération, qu'on a là la meilleure introduction à l'exégèse d'Origène, qu'il convient de placer sur le même pied que les travaux de Henri de Lubac, pour ne mentionner que ceux-ci. Ces pages, denses, précises et d'une grande clarté d'écriture, vont à l'essentiel du projet exégétique d'Origène. Quiconque s'intéresse à l'exégèse de ce dernier ou à l'herméneutique biblique en général, les lira avec beaucoup de profit. Mme Harl a su y

évoquer, à partir des textes d'Origène, les principes essentiels de sa démarche herméneutique, proche de la méthode targumique : 1° la Bible forme un tout, elle est un livre unique, entièrement inspirée par Dieu, jusqu'en ses plus petits détails, un tout organique fait de parties solidaires ; 2° si la pensée de la Bible ne se trouve ni tout entière en un lieu, ni immédiatement claire dans les lieux où elle se trouve, ce sens global cependant forme une cohérence, une chaîne qui relie un à un les sens spirituels des textes, invisibles sous l'apparence des récits et des lois ; 3° la Bible s'explique par la Bible : toutes ses parties se répondent, se complètent, s'éclairent les unes par les autres (cf. p. 144-145). La lecture de ce chapitre permettra de corriger bien des idées simplistes, et pourtant tenaces, sur l'exégèse d'Origène. En particulier, on voit qu'Origène était toujours très attentif au sens littéral du texte biblique. Il ne ménage aucune peine pour l'établir, chaque fois (et c'est presque toujours le cas) où cela est possible. Cet « acharnement exégétique », pour reprendre l'expression de Mme Harl (p. 100), s'enracine dans sa conviction que « tout texte biblique, même simple, même clair, mérite de recevoir une interprétation qui atteindra de très hautes vérités » (p. 59).

Le chapitre premier de l'introduction examine les problèmes généraux liés à la *Philocalie* : son attribution à Grégoire de Naziance et à Basile de Césarée, sa date, le genre et le but. Le chapitre troisième résume en deux pages (158-159) les données textuelles.

On trouvera également dans ce volume la *Lettre d'Origène à Julius Africanus* (CPG 1494) sur l'histoire de Suzanne, qui figure parmi les textes ajoutés au livre grec de Daniel. C'est à bon droit qu'on a joint l'édition de cette *Lettre* aux chapitres 1-20 de la *Philocalie*, puisqu'on y trouve abordées des questions de semblable portée méthodologique : la valeur respective des textes grec et hébraïque de l'Ancien Testament, le problème des différences de celui-là par rapport à celui-ci, l'importance du jugement et de la pratique de l'Église dans l'« authentification » d'un texte biblique.

Grégoire de Naziance, en adressant à Théodore, évêque de Tyane, un exemplaire de la *Philocalie*, la présentait comme un recueil d'« extraits utiles aux lettrés (*philologois*) ». Transmise jusqu'à nous sous l'auguste patronage des deux cappadociens, cette *Philocalie* retrouvera certainement, grâce à l'édition de Mme Harl, le public

auquel elle était destinée, les chrétiens « philologues », amis du Verbe et de la parole (cf. p. 30-31).

Paul-Hubert POIRIER

LAMIRANDE, Émilien, **Paulin de Milan et la « Vita Ambrosii »**. Aspects de la religion sous le Bas-Empire. Un volume broché (16 × 24 cm) de 206 pages. Coll. : « Recherches — 30 — Théologie ». Montréal, Bellarmin/Paris, Tournai, Desclée, 1983.

Cet ouvrage nous offre la première traduction française de la *Vie d'Ambroise*, rédigée vers 412-413 par le diacre Paulin de Milan, à la demande d'Augustin. Cette biographie, qui s'inscrit dans la liste des *Vitae* que nous a léguées l'Antiquité chrétienne, celles d'Antoine, de Cyprien de Carthage, de Martin de Tours, est marquée par un goût fort prononcé pour le merveilleux et par une certaine crédulité de son auteur dans l'interprétation des éléments qu'il retient de la carrière de l'évêque de Milan. Elle demeure néanmoins une source importante pour notre connaissance d'Ambroise, puisque Paulin, en plus d'avoir utilisé des sources écrites et de s'être conformé à certains modèles littéraires, a été le témoin oculaire de bien des événements qu'il rapporte. M. Lamirande ne s'est cependant pas intéressé à la *Vita* comme

document biographique et hagiographique, mais dans la mesure où elle offre, à travers les représentations de Paulin, un tableau particulièrement vivant de l'univers religieux occidental, à la fin du III^e et au début du IV^e siècles. Sous cet aspect, le travail de É.L. intéressera non seulement les spécialistes d'Ambroise ou de Paulin, mais aussi et d'abord les historiens de la religion et des mentalités. L'Auteur a su mettre parfaitement en lumière la richesse d'information qu'offre, sur ces points, la *Vita Ambrosii*, qu'il s'agisse de l'univers proprement ecclésial de Paulin (chap. 3), des composantes de la société chrétienne (chap. 5), de la place du merveilleux et du démoniaque (chap. 6-8), ou du culte des martyrs (chap. 9). Un dixième et dernier chapitre trace le portrait spirituel et moral d'Ambroise qui se dégage de la *Vita*. Le rôle joué par Paulin dans la querelle pélagienne est par ailleurs évoqué au chap. 4, consacré à un *Libellus* adressé au pape Zosime, dont l'authenticité paulinienne, parfois récusée, est maintenue par l'Auteur.

Par sa notice bio-bibliographique (chap. 1), par l'exhaustivité de la documentation utilisée et par la finesse de l'analyse, l'ouvrage de Lamirande constitue l'ébauche d'une première synthèse sur Paulin de Milan et le départ obligé des études futures sur cet auteur.

Paul-Hubert POIRIER